Ile de Michillimakinac était une île sacrée pour les sauvages, considérée comme une des demeures favorites du Manitou.

Quelques Hurons s'enfoncèrent dans les prairies de l'Ouest ; mais, attaqués et refoulés par les Sioux, ils revinrent vers Michillimakinac d'où plusieurs émigrèrent vers les bords de la Rivière Détroit. Plus tard le P. Pothier et Monseigneur Hubert desservirent leurs descendants.

XXXIV.

Malgré l'éloignement de l'île Manitouline, les Iroquois ne laissèrent pas tranquilles les pauvres Hurons réfugiés dans cet endroit. Ils faisaient des invasions dans l'île et tenaient des embuscades sur la terre ferme en face de l'île.

Un parti nombreux d'Iroquois avait un jour surpris un petit nombre de chasseurs hurons parmi lesquels se trouvait un chef huron célèbre dans les conseils et remarquable surtout par sa prudence et sa ruse, il se nommait *Annahotaha*.

Ce chef s'attendait bien à être torturé et mis à mort avec tous ses compagnons ; aussi, grande fut sa surprise quand il se vit accueilli par les chefs iroquois par des paroles d'amitié. « Tu es notre frère, lui dit un chef, parlant pour tous, nous voulons faire la paix et n'avoir qu'un feu : il est dur pour des frères de tenir deux feux et de se faire la guerre. »

Annahotaha comprit que c'était une ruse et qu'on méditait une horrible trahison ; mais, dissimulant avec habileté sa pensée, il feignit de recevoir cette nouvelle avec une grande joie : il dit aux Iroquois qu'il fallait envoyer des Hurons prisonniers en ambassade à l'île et que pour lui il resterait en otage au camp iroquois. « Non pas, lui dirent les Iroquois, c'est toi qui iras, nul n'est plus propre que toi pour cette mission. »

Annahotaha partit avec quelques Iroquois. Arrivé chez les Hurons, il assembla un conseil qui se tint en présence des Iroquois, et dans lequel il fut résolu d'accepter les offres de paix et d'alliance. L'ordre fut immédiatement donné aux Hurons de se préparer pour aller au pays iroquois. — Mais, pendant que ceci se passait en public, *Annahotaha* avait dit aux vieillards et aux chefs : « Ce sont des traîtres et il faut les prendre à leur propre ruse. » — Il retourne au camp iroquois pour annoncer la bonne nouvelle, et bientôt il revint chez les Hurons avec trente des principaux chefs et des guerriers ennemis. A un signal donné, tous tombèrent sous la hache des Hurons. *Annahotaha* n'en voulut épargner que trois, par reconnaissance de ce qu'ils lui avaient sauvé la vie dans le massacre de la bourgade de Saint-Ignace. — Un chef iroquois, qui survécut quelques jours à ses blessures, avoua que tout ce manège de leur part était un piège, et qu'ils s'étaient pris eux-mêmes à leurs propres filets.

Les Iroquois, honteux de s'être laissé jouer, et privés de leurs principaux chefs, retournèrent en leur pays ; mais il était évident que, malgré ce succès momentané, les Hurons ne pouvaient se maintenir dans l'île Manitouline, et, en 1651, ils émigrèrent ; les uns allèrent à Michillimakinac et les autres à Québec.

Cette même année, 1651, les Iroquois détruisirent deux grandes bourgades de la Nation Neutre ; dans une de ces bourgades il n'y avait pas moins de 1600 guerriers ; mais les Neutres, comme les Hurons, s'étaient laissés surprendre. Après la destruction de ces villages, les Neutres perdirent courage et la tribu se dispersa.

La politique iroquoise, à cette époque et depuis l'arrivée des Européens en Amérique, paraît avoir été d'entourer leur pays d'une vaste solitude, par la destruction ou la dispersion complète de toutes les tribus environnantes. Du côté du sud et de l'est, ils ne purent jamais réussir ; les Andastes et les Loups, mais surtout les Abénaquis, opposèrent aux Iroquois une résistance qu'ils ne parvinrent jamais à vaincre : c'est pour cela que ceux-ci portaient de préférence leurs armes au nord et à l'ouest chez quelques tribus algonquines et chez les nations de leur propre famille, qui semblent avoir été, à cette époque, livrées à cet esprit de vertige qui précède la chute des peuples. — Ainsi, non-seulement les Hurons, mais les Neutres, mais les Pétrons, mais les Nipissiniens, mais les Attikamégnes (*poissons blancs*) même furent attaqués et en partie massacrés par les Iroquois.

Les missionnaires, revenus du pays des Hurons, partirent la plupart pour la France : ils étaient presque tous vieux, hors d'état de se livrer à l'étude d'une autre langue pour aller évangéliser d'autres nations et, comme on avait un nombre suffisant de prêtres parmi les Français, ils reçurent l'ordre de se repatrier : de ce nombre étaient les PP. Laclément, Bressani, Pijard et Greslon ; d'autres partirent l'année suivante.

(A continuer.)

EDUCATION.

Quelques principes fondamentaux de l'Éducation.

(Suite.)

§ V. — Rien n'est insignifiant dans la conduite de l'enfant.

Un défaut léger en apparence, un défaut négligé peut devenir la source d'un vice grave et pernicieux. Un arbrisseau qui, en croissant, se penche d'un côté ou d'un autre, deviendrait infailliblement, sans l'intervention du jardinier, un arbre tortu et défectueux. Si vous aimez votre enfant, votre élève, vous ne fermerez point les yeux sur des fautes légères, sinon le jour arrivera où retentiront à vos oreilles des clameurs bruyantes, des cris qui vous feront tressaillir le cœur. Soyez patient envers les enfants et montrez de la longanimité pour leurs faiblesses, sans cependant perdre de vue que, pour guérir le malade, pour soulager son mal, on ne doit pas céder à ses caprices ; qu'on doit employer au contraire tous les moyens possibles pour le secourir, et ne pas hésiter à recourir à la contrainte pour lui faire prendre un médicament salutaire mais désagréable. Serait-ce donc un motif de ne pas toucher à la plume, si cela devait faire souffrir le malade ? Vaudrait-il mieux laisser la blessure ronger les chairs jusqu'à l'os au point de devenir incurable, que d'employer en temps utile un remède énergique ? Les parents et les instituteurs raisonnables se mettent au-dessus des considérations de ce genre ; ils savent qu'en matière d'éducation on obtient infiniment plus en disant : *Faites cela*, qu'en demandant : *Que voulez-vous faire ?* Mais, hélas ! lorsque les éducateurs, enfants eux-mêmes par leur peu de développement intellectuel, auraient besoin d'une surveillance, les pauvres enfants sont vraiment orphelins et la famille est sans guide. Si, par exemple, un enfant dérobe un jouet à l'un de ses compagnons, on passe ce fait sous silence, sans prévoir que cette même main qui a dérobé un jouet se laissera plus tard tenter à voler un joyau ou une bourse. Répétons donc avec l'auteur anglais : « C'est ainsi que les parents, par une indulgence outrée pour leurs enfants encore tout petits, corrompent en eux tous les principes de la nature : et après cela ils s'étonnent de voir des ruisseaux impurs, dont ils ont eux-mêmes empoisonné la source. Car lorsque les enfants sont devenus grands et que leurs mauvaises habitudes ont crû à proportion, les parents, qui ne peuvent plus les dorloter ou en faire leur passe-temps, commencent à dire que ce sont de petits fripons, des esprits revêches et pleins de malice ; ils sont choqués de les voir opiniâtres et sujets à ces mauvaises inclinations qu'ils leur ont inspirées eux-mêmes et qu'ils ont pris soin d'entretenir. Et alors qu'il est peut-être trop tard, ils seraient bien aises d'extirper ces mauvaises herbes qu'ils ont plantées de leur propres mains, et qui ont pris de trop fortes racines pour pouvoir être facilement arrachées. Car si un enfant a été accoutumé à avoir une pleine liberté de faire tout ce qu'il a voulu tandis qu'il a porté la robe, pourquoi trouveriez-vous étrange qu'il prétendit au même privilège et qu'il mit tout en usage pour continuer d'en jouir lorsqu'il vient à porter le haut-de-chausse ? Un enfant, avant de pouvoir parler ou marcher, a gagné le dessus sur sa gouvernante, il a pris un entier ascendant sur ses parents depuis qu'il a su caqueter : pourquoi, je vous prie, étant devenu grand, c'est-à-dire plus fort et plus habile qu'il n'était alors, doit-il être tout d'un coup tenu de court et forcé de plier sous la volonté d'autrui ? Pourquoi faut-il qu'après avoir été abandonné à lui-même à l'âge de sept, de quatorze ou de vingt ans, il se dépouille d'un privilège que l'indulgence de ses parents lui avait accordé si libéralement jusqu'alors ? »